

L' ESPACE PHOBIQUE¹

Charles Melman

(125)Après les nombreux exposés qui ont été faits sur cette question, je vais me permettre, si vous y consentez, d'aller droit aux impasses qui se sont présentées à l'occasion des divers exposés et profiter de cet acquis, de cette information, pour essayer de faire un exposé particulièrement ramassé.

Cet exposé comprendra six points:

1. - Ce point concerne ce que j'appellerai les propriétés de *l'espace dans la phobie*. Puisqu'il est rare que ce syndrome existe sans que se manifeste cette relation particulière à l'espace que nous connaissons et que, d'autre part, nous avons affaire, avec la phobie, à la seule névrose, où s'illustre une pathologie de la relation, à l'espace qui est donc peut-être susceptible de nous informer sur ce qui est sa structure à cet espace,

(126)pour nous. Alors, ce que j'avancerai tout de suite, de façon un peu hardie, sans autre préambule, c'est qu'il est remarquable que, à mon avis, les espaces causes d'angoisse pour le phobique ne sont pas quelconques et ce qui amène à poser la question: qu'est-ce qui réunit des espaces aussi différents que, par exemple, une grande place, une avenue rectiligne, l'intérieur d'une cathédrale ou d'une salle de concert, voire une cage d'escalier, puisque ce sont là des types d'espaces qui peuvent provoquer des angoisses chez le phobique ?

Ce que j'aurai la hardiesse d'avancer tout de go (je crois, il me semble que c'est de la hardiesse), c'est que tous ces espaces se caractérisent, ??? s'ordonnent selon une perspective centrale, c'est-à-dire un point de fuite à l'infini; et ce que j'avancerai aussitôt, c'est que c'est la

¹Transcription d'un expos, fait le 24/8/78.

présentification par ces espaces de ce point de fuite à l'infini, ce qui déclenche l'angoisse. Ce qui est amusant de noter, c'est que ces paysages urbains générateurs d'angoisse ne furent construits qu'à partir du 17ème siècle, c'est-à-dire au moment où les nouveaux canons de l'esthétique optèrent pour cette perspective centrale que **Desargues** avait commencé de mathématiser avec sa géométrie projective. Il serait tout à fait possible d'avancer que dans les villes des 15ème et 16ème siècles, avec leurs ruelles étroites et serpentine, il n'y avait pas de place pour l'angoisse. On pourrait dire inversement, qu'aujourd'hui, une promenade dans les jardins dessinés par **Lenôtre** à Versailles peut toujours déclencher un malaise diffus, si on oublie que, ici, ce qui venait incarner le point à l'infini, c'était le roi Soleil.

2. - Dans notre théorie, c'est-à-dire la théorie lacanienne, il est possible de dire que ce point là, l'infini ne vient pas nécessairement se supporter aussitôt d'une telle incarnation, mais que, en tout cas, ce point se supporte initialement d'un objet dont on a longuement parlé, l'objet petit "a". C'est l'émergence pour un sujet **(127)** de "a" qui provoque l'angoisse. Cette angoisse qui ne trompe pas, puisque ce n'est pas un semblant qui la déclenche, mais l'objet "a".

Quelles sont en effet les conséquences de l'émergence de cet objet que la théorie vient inscrire comme perdu, comme chu ? Quelles sont les conséquences de son émergence ? Elles sont, si je puis dire, mécaniques; c'est que son émergence, en effet, disloque le cadre du fantasme et oblitère le lieu d'où s'autorisait et s'imaginait le sujet; c'est-à-dire, pour en venir au type d'expérience éprouvé par l'angoissé, c'est-à-dire que pour lui, soudainement, le monde de la perception se vide de tout objet, de toute esthésie et ce sujet, quand il fait entendre sa voix, perd à la reconnaître puisqu'il ne sait plus qui parle.

Parmi ces objets qui viennent ainsi s'évanouir dans son monde, le premier et principal est, bien entendu, son imago, ce qui est susceptible de rendre compte de ce qu'il éprouve comme perte du sens de l'orientation de son corps dans l'espace et aussi bien d'une inhibition motrice qui vient dès lors le saisir. L'angoisse se distinguerait ainsi de ne pouvoir décrire ce qui l'affecte, puisque aussi bien le défaut d'esthésie que la possibilité de toute ratiocination vient lui faire défaut, vient le frapper. On pourrait imaginer son état, en disant qu'il s'agit là rien moins que d'une expérience vécue de la mort, ou pour en donner un parallèle qui risque d'être sensible à un grand nombre d'entre nous, on peut dire que l'expérience de l'angoissé, s'apparente tout à fait avec celle qu'on peut éprouver, sans pour cela être nécessairement un grand névrosé lorsque, par exemple, on est frappé par le vertige, on reste collé contre une paroi sans plus pouvoir avancer. On pourrait donner une démonstration a contrario de ce que je viens d'évoquer à partir de cette brusque évacuation du monde objectal pour l'angoissé, démonstration a contrario en faisant remarquer que c'est dans un monde vidé, de tout objet et de toute esthésie, **(128)** dans le désert précisément, que le mystique va à la rencontre du Dieu dont il espère la révélation.

3. - Le troisième point concerne la question de l'objet.

Dans la phobie, c'est-à-dire cette question qui a été très bien posée, pourquoi après tout on aurait affaire à un objet non pas le refoulement hystérique ou dans la névrose obsessionnelle à une spéculation, à une dynamique autour d'un signifiant.

Alors ce que j'avancerai, c'est l'expérience de ce désert soudainement advenu, qui me semble pouvoir rendre compte de ce qui sera pour le phobique sa relation privilégiée avec un objet que nous appellerons premier. Un objet premier parce qu'il marque, en effet, la résurgence pour le phobique,

après son accès d'angoisse, la résurgence d'un monde humain, c'est-à-dire un monde commandé, par la (129) crainte et par le désir; autrement dit, un monde ordonné par un réel, et cela même si ces deux qualités de crainte et de désir vont se trouver pour le phobique supportées maintenant par deux objets, deux personnes, éventuellement différentes, à distinguer, qu'on va appeler l'objet phobogène et l'objet contraphobique; deux objets ou deux personnes, mais dont un trait commun vient néanmoins souligner la foncière identité. Par exemple, dans le **petit Hans**, le père et le cheval dans la similarité à propos des spéculations de **Hans** à leur égard. Mais que ces objets soient doubles, objet phobogène et objet contraphobique, peut nous informer, me semble-t-il, sur un fait de structure justement propre à cette névrose, c'est-à-dire propre au phobique, c'est-à-dire que si on veut en tirer une conclusion que le réel se présente pour lui comme n'étant tant plus le lieu UN que garantit l'ordre symbolique dans son unicité et sa stabilité malgré le lien dévastirait son ducteur ??? des dialectisations que ce lieu autorise, diversité par exemple, qui peut se traduire par les mouvements d'amour, de haine, de protection, de défi, de provocation et de crainte, etc... mais pour le phobique, un lieu donc qui ne se soutiendrait plus que de l'Imaginaire, de ce **bip"le ???** objectal devenu indispensable au témoignage d'une présence (disons cette présence du Réel) qui a sans cesse besoin d'être vérifié, d'être toujours à portée de la main. La clinique, d'ailleurs, a montré depuis longtemps cet aspect paradoxal qui fait que le phobique éprouve volontiers une fascination tout à fait singulière, étrange pour son objet phobogène, qu'il n'est pas moins intéressé par lui, voire par l'expression de sa présence, par exemple, en ce lieu qu'une limite vient lui interdire, que par la présence de l'objet contraphobique et ça, c'est tout à fait lisible dans le **petit Hans**. Ce qu'on pourrait remarquer également - et cela nous introduirait peut-être dans ce qu'il en serait des ruses de l'inconscient - c'est que cette mise en place, pour le phobique, d'une limite tout à fait imaginaire matérialise dans l'espace par cette distance qu'il doit conserver vis-à-vis de l'objet phobogène, cette limite semble autoriser le phobique à avoir avec son objet contraphobique une relation qui se caractérise, elle, justement d'être fondamentalement sans limite, c'est-à-dire d'évoquer de façon inévitable par ses expressions la relation incestueuse, voire même ce qu'il en serait après tout, dans ce cas, d'un rapport sexuel réussi. Ce n'est bien entendu que la référence à la structure qui pourrait nous informer sur ce fait, mais si cela était, on pourrait faire remarquer donc cette réussite, ce que j'appellerais cette ruse de l'inconscient, qui permettrait peut-être en quelque sorte la réalisation du rapport sexuel, fût-ce au prix de cette limitation de l'espace qu'entraîne le symptôme.

Ce qu'on peut encore remarquer dans ce troisième point, c'est que l'objet phobogène est très volontiers un animal domestique ou non, voire à la limite de la domestication. Quand il s'agit, par exemple, du cheval que le **petit Hans** aime voir battre, mais qu'il craint de voir s'affaïsser, on pourrait donner comme sous-titre ... l'observation du (130) **petit Hans** non pas "*Un cheval est battu*", mais peut-être: "*qu'un cheval soit battu mais ne s'affaïsse point*". Ce que ce choix privilégie d'un cheval, d'un animal, vient nous suggérer, c'est bien entendu ce qui peut concerner la relation au totem, c'est-à-dire, soyons précis, au phallus; et cette précision vaut la peine d'être faite, si elle permet également de nous renseigner, nous informer sur ce qui fait l'élection de l'objet contraphobique, puisque cet objet contraphobique devra également supporter un certain nombre de qualités pas moins phalliques. C'est sans doute à partir de ce point que s'évoque bien-sûr sans qu'ici on puisse aller plus loin, une similarité avec le fétichiste.

Pour clore ce troisième point, on pourrait après tout souligner la phobie dans notre culture, par la fréquence littéraire du fantasme du héros qui fait paire invincible avec un partenaire qui peut être par exemple un

animal domestique; maître et bête se trouvant là... confondus dans une position volontiers interchangeable. Le triomphe de la figure que j'évoque ici c'est, pourquoi pas par exemple, **Tintin et Milou**.

4. - Ce point doit, à mon avis, nous interroger sur ce qu'il en serait, non plus d'une structure explicative des symptômes de la phobie, mais de ce qui serait peut-être une structure causale. En effet, qu'est-ce qui peut bien susciter une affection - qui est bizarre, puisqu'elle est d'abord extrêmement fréquente, voire générale chez l'enfant au moins par exemple à une certaine période de sa vie, nous pourrions dire d'un temps qu'il aurait inévitablement à franchir - et d'autre part, c'est une affection qui se caractérise d'évoluer ou bien au titre d'une entité comme une entité morbide, ou bien comme, étant un symptôme au cours d'évolution névrotique qui peut être fort **divers ???**.

L'hypothèse que j'avancerai sur cette structure causale est que la phobie surviendrait au moment où l'enfant, du **(131)** fait d'une incidence variée, d'un accident tout à fait variable, cet enfant voit se modifier son rapport au phallus, de telle sorte qu'il ne saurait plus ni quelle est sa tête ni, du même coup, quelle est son identification. Pour le **petit Hans**, par exemple, on peut mettre en avant l'arrivée de la petite soeur qui vient contrarier la place qu'il occupait près de sa mère avec beaucoup de bonheur, de tranquillité et de certitude, dans ce qu'il en était d'une identification virile assurée. Voilà, semble-t-il, ce que ce cas-là, l'arrivée de la petite soeur, semble venir contrarier, suscitant cette question qui me paraît centrale chez le phobique: Que me veut l'Autre ? Et il me semble qu'évoquer ainsi ce qu'il en serait de l'incidence causale d'une phobie chez l'enfant, pourrait également expliquer son côté transitoire, volontiers résolutif, et cela à partir d'une simple mise en place correctrice, même si, comme dans le cas du **petit Hans**, cette mise en place correctrice aurait été résolue plutôt par des moyens propres à l'imaginaire (le fameux rêve du plombier qui vient le doter d'un robinet) que, comme on aurait pu le souhaiter, par une intervention proprement symbolique.

5. - Il me semble que ces hypothèses que j'avance sur la phobie et que j'ai fait partir de la peur des espaces, peuvent également nous servir pour comprendre aussi bien d'autres types de phobies qui lui sont rattachés de façon un peu hésitante, comme par exemple les phobies d'impulsion, ou encore la claustrophobie.

Puisque ce qui semble essentiel chaque fois pour déclencher l'angoisse, c'est quoi ? C'est la disparition de la limite, la possibilité qu'éprouve le sujet à ce moment-là, d'être entraîné par un cheminement qu'il ne pourrait arrêter (pour trouver là, bien sûr puisqu'il s'évoque, la phobie des trains ou encore, pour certains, la phobie des autoroutes: il est pris dans un trafic duquel il ne pourrait plus s'évader), tout ceci constituant **(132)** autant de façons d'expérimenter le risque d'un évanouissement du réel. Remarquons d'ailleurs que dans la phobie des espaces, il suffit bien souvent que le sujet puisse se repérer sur un seul trait qui vient saillir dans cet espace, que ce soit par là, un arbre sur la place ou bien encore une corniche dans une cathédrale, ou encore une corde quand on est en montagne, attaché, à la taille, la présence de cette corde qui vient faire une limite entre vous et le précipice. Eh bien, il suffit donc que le phobique puisse attacher son attention sur cet objet qui vient ainsi faire limite pour que cesse l'angoisse.

Dans la claustrophobie, ce qu'on peut supposer à l'oeuvre, c'est, là encore, la crainte de se trouver pris dans un entraînement possible auquel il n'y aurait plus, du fait de cet enfermement, aucune échappatoire.

Vous voyez, comment d'articuler la formule ainsi, on retrouve ce qu'il en est de ce qu'on appelle la crainte dans les phobies d'impulsion.

Pour conclure ce cinquième point sur la qualité de l'espace dans la phobie, on remarque que, le plus souvent, il existe un espace privilégié qui est

l'espace familial le plus souvent, où le phobique se déplace à l'aise et puis quelque chose qui se présente comme un dehors, comme un extérieur où il a besoin d'être accompagné. Comment pouvons-nous entendre cette distribution qui n'est pas constante, qui n'est pas régulière ? C'est arrivé tout à fait récemment de rencontrer chez un enfant de dix ans, une phobie chez qui la répartition de l'espace ne glissait pas à ce type de bipartition, puisque c'était au contraire l'espace familial qui s'avérait phobogène et un espace adjacent, non pas à l'extérieur, qui s'avérait être rassurant, mais un espace adjacent à l'espace familial comme par exemple l'appartement d'une voisine ou bien le lieu clos d'une voiture automobile qui étaient les espaces rassurants. En tout cas, ce que nous pouvons évoquer de cette bipartition de l'espace, c'est que dans l'espace familial, nous pouvons supposer que la relation au phallus **(133)** ou au désir de l'Autre se trouve stabilisée, établie à partir d'un rapport qui peut être parfaitement sublimé, à partir de quelque chose qui peut être une neutralisation de la catégorie sexuelle pour l'enfant, et que c'est à partir du moment où le seuil est franchi et où cet enfant se trouve à l'extérieur, c'est-à-dire qu'il se trouve interpellé, au niveau de catégories qui se trouveraient occultées dans cet espace familial et en particulier par la différence des sexes, par exemple, ou dans le fait de son éloignement à partir d'un lieu où, imaginativement, son rapport au phallus se trouverait rétabli, conservé, gardé, eh bien, c'est peut-être de la sorte que nous pouvons interpréter ce type singulier de bipartition de l'espace, privilège accordé à un certain espace dans la phobie.

Pour terminer, deux remarques au point de vue thérapeutique:

- On a toujours tort de confondre hystérie et phobie. L'hystérophobie, ça n'existe pas, parce que l'une et l'autre relèvent de structures radicalement différentes. Si, effectivement, on peut observer chez l'hystérique des manifestations anxieuses, voire des manifestations qui s'apparenteraient à la phobie, ce n'est néanmoins pas le diagnostic de phobie qui peut être mêlé à ces cas. Si cette distinction est importante, c'est qu'on a toujours tort d'un point de vue thérapeutique, de vouloir traiter un phobique comme un hystérique. Les résultats en sont toujours néfastes; cette incompréhension que le thérapeute manifeste de ce à quoi il a affaire renforce en général l'angoisse du phobique et trop pousser dans cette direction, c'est-à-dire essayer d'opérer par la persuasion ou par l'argument d'autorité, peut avoir des conséquences tout à fait fâcheuses.

- La conduite de la cure chez un phobique s'avère nécessairement poser des problèmes originaux, si l'on **(134)** évoque le fait que si la cure chez le névrosé peut le conduire à ce point d'angoisse où il se pose la question: que me veut l'Autre ?, c'est précisément à partir de ce point d'angoisse que le phobique vient dans l'analyse et il ne saurait aucunement se satisfaire que nous nous contentions simplement de lui renvoyer sa question.